

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 MARS 1889

## SANS MÈRE

## PREMIÈRE PARTIE

—Qu'a donc M. de Sauves ? demanda celui-ci à son secrétaire, lorsque Pierre eut disparu. Lui, toujours si pondéré, si calme, si grave, on dirait qu'il a un coup de marteau dans la cervelle.

—Il a peut-être subi quelque perte qui le désole, répondit l'employé. Car il n'est pas naturel qu'à près avoir retiré quarante-trois mille francs de chez nous, samedi dernier, sous prétexte de payer l'échéance d'aujourd'hui, ces messieurs viennent encore prendre quarante mille francs ce matin.

—C'est sans doute cela ; mais tout de même, il avait une drôle de physionomie.

## IX.—LA MAISON VIDE

L'enterrement de Pauline Gages avait été fixé au mardi à onze heures et demie.

En arrivant à l'usine, après ses deux courses du matin, Pierre trouva tout le monde en l'air.

—Que se passe-t-il ? demanda M. de Sauves à l'un des ouvriers.

—Le malheureux Gages a perdu sa femme, patron...

Pierre s'arrêta net, les pieds cloués au sol.

—Comment, dit-il, cette pauvre Pauline est morte !...

Il ne l'avait pas su, ou si on le lui avait appris, dans la préoccupation intense qui était la sienne depuis deux jours, il ne l'avait pas compris.

—Nous voudrions bien tous aller à la cérémonie, patron, dit l'ouvrier, un camarade est dans la peine... faut lui porter des consolations.

—Ce qui est naturel. Je vous donne l'autorisation de quitter deux heures plus tôt, ce matin. Tâchez d'être de retour à une heure.

—Peut-être deux, patron, mais pas plus tard.

—Bien, allez.

Et Pierre plus désolé que jamais s'en fut demander des nouvelles de sa sœur qui battait la campagne. Elle n'allait pas mieux, aussi dans son désespoir il n'eut point l'idée de la quitter pour porter quelques consolations à Eugène, qui était cependant son ouvrier de prédilection.

Celui-ci quand ses amis commencèrent à arriver leur apparut tellement bouleversé, tellement décomposé par le chagrin, qu'il fit pitié à tout le monde.

La morte était clouée depuis la veille au soir dans son cercueil qui était maintenant exposé au bas du petit escalier, entouré de quelques cierges et recouvert du drap mortuaire.

Les ouvrières de l'imprimerie où Pauline travaillait avaient porté des fleurs et des couronnes, avec cette sollicitude touchante que le peuple de Paris éprouve pour les morts qu'il a connus et aimés.

Dans un coin de la petite cuisine, Mme Lureau faisait boire la petite orpheline.

Elle tirait gloutonnement sur le biberon plein

de lait, et c'était bien la plus belle fillette que l'on puisse voir, toute rose, avec des yeux bleus d'une extraordinaire beauté, des cheveux blonds qui descendaient au milieu du front en une petite mèche dorée aussi fine qu'un duvet d'oiseau, et une fossette coupant en deux un menton blanc, déjà fin et joli.

A côté, Eugène assis, pleurait le coude appuyé sur la table.

Il était habillé de noir pour la cérémonie, avec la redingote et le chapeau à haute forme qu'il avait achetés pour son mariage, et que Pauline avait si soigneusement serrés et pliés dans la commode depuis lors.

Il baissait la tête, il avait les yeux horriblement gonflés, et les lèvres tremblantes.

On lui serrait la main ; ses camarades très attendris balbutiaient quelques paroles à ses oreilles :

—Un grand malheur, mon pauvre vieux.

—Il faut du courage... la gosse est là...

Rien, il n'entendait rien, il ne voyait rien, il ne reconnaissait personne.

Eugène marchait en tête.

En quittant la maison, pendant qu'on hissait le cercueil dans le char mortuaire, il eut un frémissement de tout son corps, et laissa échapper un sanglot qui ressemblait à un hurlement de douleur, puis il se cassa de nouveau en deux, l'œil terne, la lèvre tremblante, inconscient et muet.

Il suivit le corps à l'église, dans la rue, au cimetière, sans paraître rien voir ni rien comprendre.

Mais quand il entendit la terre tomber sur le cercueil, il se rejeta violemment en arrière, ses yeux arrondis parurent lui sortir de la tête, son chapeau tomba, et l'on vit ses cheveux se hérissier sur son front, tandis que ses dents s'entrechoquaient.

On eût juré que quelque effroyable apparition se dressait tout à coup devant lui, l'emplantant d'une de ces épouvantes subites qui vont se dénouer par la folie.

En effet, il se mit à pousser des cris aigus et sans voir les personnes qui l'entouraient, essayant de le calmer, il s'échappa de leurs mains et s'enfuit comme un fou.

A la porte du cimetière, quelques amis le rejoignirent et le firent entrer chez un marchand de vin, où on le fit asseoir, puis on le força à boire quelque chose.

Sur les bords du verre, les dents du malheureux s'entrechoquaient tandis qu'à une table voisine, des croquemorts trinquaient et mangiaient un morceau de fromage de brie en buvant du vin bleu.

Enfin, Eugène Gages parut reprendre possession de lui-même.

—Il faut rentrer à la niche mon vieux, lui dit un de ses camarades d'atelier.

—Jamais !... C'est trop vide maintenant.

Tous le regardèrent étonnés. Le chagrin le faisait-il déraisonner ?

—Alors, dit l'un d'eux, qu'est-ce que tu vas faire ?

—Je veux partir, m'expatrier.

—Et la gosse ?

—Ah ! oui, c'est le point noir. Je ne peux pas emmener une enfant de deux jours, c'est sûr, et cependant je ne veux pas rester ici, non. C'est pour le coup qu'avec la niche déserte comme elle va l'être, je tomberais tout à fait dans le vice, et par conséquent dans le troisième dessous. Merci bien !... devenir un gouape ! un ivrogne, un propre-à-rien ! Non. J'ai promis à ma pauvre défunte de me relever au contraire. En souvenir d'elle, je vais essayer.

—C'est bien ça !

—Alors, que vas-tu décider ?

—Je placerai la gosse quel-

que part. Je ne sais pas où, par exemple. Dans quelque endroit, où je puisse la retrouver plus tard, puis je m'en irai en Amérique. Il y a des maisons à Paris où l'on embauche des mécaniciens, on paye le voyage, et là-bas on assure une haute paye. Je vais en chercher une.

—Il y a un commissionnaire au faubourg Poissonnière qui procure ces engagements dont tu parles.

—A quel endroit ?

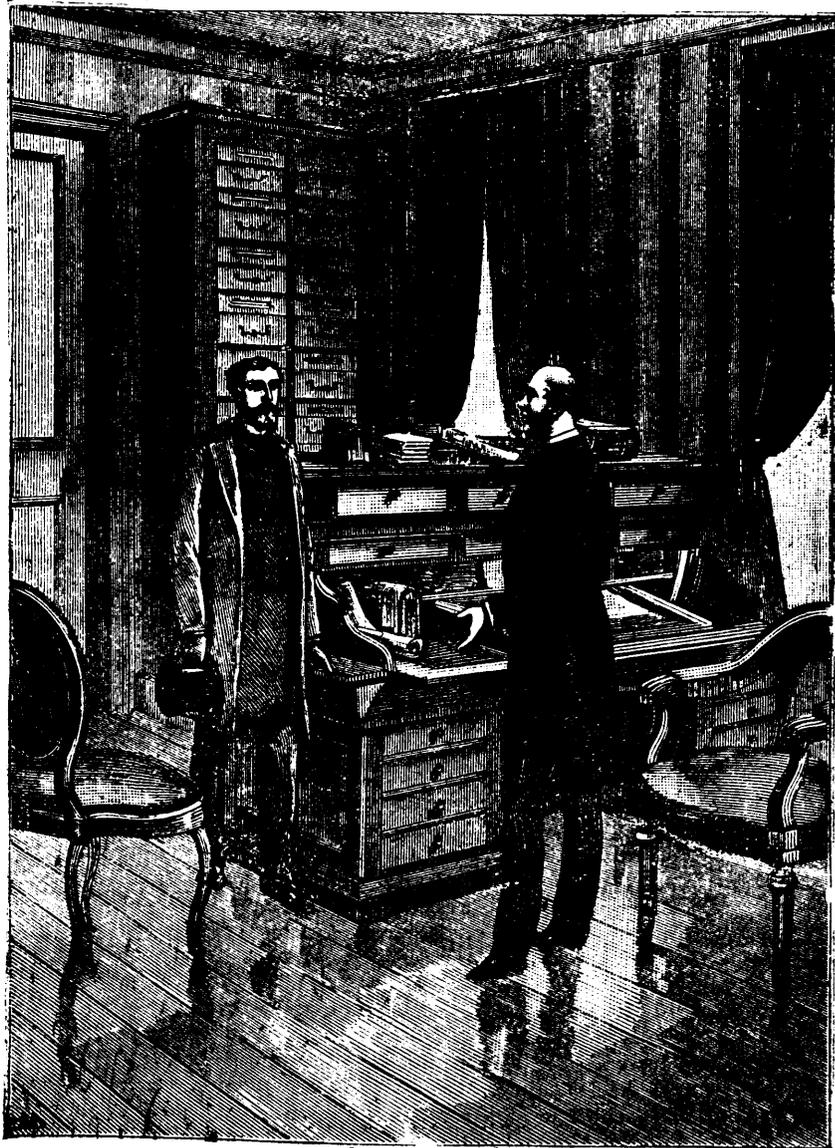
—Un peu plus haut que le Conservatoire et vis-à-vis. Il y a un bateau dans la vitrine.

—Rue Auber il y en a un autre.

—Rue Sainte-Cécile aussi.

—Dans ce moment-ci on demande des ouvriers partout à l'étranger, principalement dans l'Amérique du Nord.

—C'est par là que j'aimerais mieux aller.



A la vue de l'étranger, il se leva et indiqua un siège à celui qui était devant lui.—Voir page 18, col. 1.

—Comme il a du chagrin !... disait-on autour de lui...

—Pauvre homme, il en mourra !...

—Une si brave femme aussi ; il ne la remplacera jamais...

Au dehors, toute la rue se remplissait peu à peu d'ouvriers, de femmes, d'enfants du quartier, qui tous et toutes connaissaient la morte ou son mari et parlaient d'eux.

—Bien triste pour un ouvrier, la maison sans femme !...

—Et la gosse encore à élever...

—Une terrible charge.

—Pauvre homme, un peu noceur, mais si bon garçon !...

Enfin, les prêtres arrivèrent, et le petit cortège se mit en marche vers l'église toute voisine de Saint-Jean-Baptiste de Belleville.